

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA (26 JUIN AU 4 JUILLET 2026)

Entre deux canicules, les organisateurs du 54^e Festival La Rochelle Cinéma (Fema) avaient bien fait les choses, sans déroger à une règle immuable depuis la création de l'événement : célébrer tous les cinémas, entre avant-premières et patrimoine, sans aucun esprit de compétition. Cependant, une innovation de taille est apparue cette année avec la mise en place d'un système de réservation via Internet, tout en conservant un ultime quota de places pour les entrées de dernière minute. Résultat : une diminution des files d'attente et une satisfaction générale sans bug notable. La transition s'est bien passée.

Merveilles anciennes

Jacques Tati était partout, sur l'affiche du festival et au gré des séances d'une intégrale de son œuvre. Mais l'amour du cinéma d'hier est aussi passé par plusieurs rétrospectives : Youssef Chahine, Diane Keaton, Leida Laius, Nanni Moretti, etc. Ce n'est pas si souvent que l'occasion est donnée de (re)voir les premiers films du plus grand cinéaste égyptien. Au carrefour du néoréalisme, du film noir et du mélodrame, *Les Eaux noires* (1956) raconte une histoire de triangle amoureux et de lutte des classes. Tout est un peu trop dans ce film de Chahine, largement inférieur à *Ciel d'enfer* ou à *Gare centrale*, y compris le jeu excessif (et néanmoins puissant) d'un Omar Sharif, macho majuscule que la violence domestique ne dérange pas (oui, c'est une autre époque). *C'est toi mon amour* (1957) se situe dans une tonalité différente, Même dans la légèreté, le natif d'Alexandrie montre toute sa virtuosité, en particulier dans toute la première partie qui emprunte aussi bien à la comédie italienne qu'au burlesque américain et avec une bonne dose de satire sociale.

La cinéaste estonienne Leida Laius fait partie des découvertes récentes et le Fema lui consacrait une rétrospective complète. Adaptation d'une pièce de théâtre, *Werewolf* (1968) ressemble parfois, par son esthétique austère, au cinéma de Dreyer et son atmosphère de "Folk Horror" rappelle quelques films de ces dernières années. L'héroïne, fille de sorcière (prétendument), est accusée d'être un loup-garou par sa rivale en amour. Et la communauté villageoise de l'ostraciser à son tour, d'autant plus qu'elle est brune au milieu de blonds et que sa liberté de vivre frise l'indécence. *Ukuaru* (1973), dans un récit plus classique et très identifié historiquement (le début de l'ère soviétique et la guerre) se révèle très féministe, autour d'un personnage principal qui assume sa vie précaire, à l'écart dans les forêts, auprès d'un mari qu'elle a choisi. Cette fois encore, c'est la concision du trait et la maîtrise des ellipses qui caractérisent la mise en scène inspirée de la réalisatrice.

Dans la section D'hier à aujourd'hui, nombre d'œuvres restaurées suscitaient l'envie et il a fallu



faire des choix. Sans discussion possible, *La Prière aux étoiles* (1941) de Marcel Pagnol s'imposait. L'histoire de ce film de 1941, inachevé et, croyait-on, détruit par son auteur, est désormais connue, après sa "résurrection", même s'il reste toujours de nombreuses zones d'ombres. En tout cas, ce premier volet de ce qui devait être une trilogie constitue un régal pour tous les amoureux de Pagnol, même si sa projection s'accompagne d'une bonne dose de frustration. Non pas parce que seul le son a été restauré, et pas l'image, mais parce qu'il manque certaines scènes et un dénouement. Pour le reste, entre exacerbation du sentiment amoureux et moments merveilleux de drôlerie, dus notamment au bagout de Charpin, l'on retrouve la belle maîtrise narrative de l'auteur de *La Fille du puisatier* et la qualité de sa direction d'acteurs.

Antanas Barcas, Elle Kull, *Ukuaru* (Leida Laius, 1973)

Précurseur de la Nouvelle Vague tchécoslovaque et présenté en son temps au Festival de Cannes, *Désir* (1958) de Vojtech Jasný se présente sous forme de quatre histoires indépendantes, marquant les saisons de la vie, dans un petit village. De l'enfance à la mort, chaque segment respire la générosité et la chaleur, matinées d'insouciance au début et de mélancolie à la fin. L'intérêt va crescendo dans ce film lumineux et discrètement lyrique. *Étoiles* (1959) représente un marqueur essentiel dans la carrière du cinéaste est-allemand Konrad Wolf. En abordant la question de l'Holocauste frontalement et en présentant un sous-officier allemand en proie à de sacrés doutes sur sa mission, pour ne pas dire plus, le long métrage ne pouvait que susciter des réactions vives en RDA, et même au-delà, puisque son film fut sélectionné à Cannes. *Étoiles* échappe aux stéréotypes, laisse de

côté la propagande socialiste, tout en s'inscrivant dans une veine romanesque assumée, avec tout le talent de formaliste que possédait son réalisateur.

Terminons ce rapide panorama avec *Qui sera tué demain ?* (1977) de Luigi Zampa. Il s'agit presque de la fin de parcours d'un cinéaste dont les plus grandes réalisations datent des années 40 (*Vivre en paix*, *Les Années difficiles*) voire 50 et 60 (*L'Art*

de se débrouiller, *L'Agent*, *Les Années rugissantes*). Mais ici, pas d'Alberto Sordi ou de grand acteur pour relever une intrigue somme toute classique de thriller, qui flirte modérément avec le *giallo*. Le cinéaste règle un peu ses comptes avec le cynisme et la violence de l'époque (en Italie), symbolisés par des journaux qui vendent les faits d'hiver les plus sanglants avec voracité.



Avant-premières

Comme chaque année, le festival nous a offert un florilège de longs métrages issus de Cannes et d'autres films venus notamment de Berlin ou de Sundance. Beaucoup ont déjà été chroniqués dans les pages de *Jeune Cinéma* et il n'est donc pas besoin d'y revenir en longueur. *Dua* de la cinéaste kosovare Bierter Basholli séduit grandement. Que pouvait ressentir une jeune fille de 13 ans à Pristina, à la fin des années 90, alors

que la présence serbe et sa violence induite créent d'explosives tensions ? Dua grandit trop vite et ses moments d'insouciance adolescente se heurtent au danger imminent. Le visage de la jeune interprète débutante du rôle-titre, l'incroyable Pinea Matoshi, réussit à faire passer tous les sentiments, avec une économie d'effets sidérants.

Avec son premier long métrage dédié à sa grand-mère, enfant aban-

Sydne Rome, *Il mostro* (Luigi Zampa, 1977)



donnée dans les années 30, une nouvelle étoile du cinéma chinois est vraisemblablement née. *La Deuxième Fille*, qui se déroule grosso modo dans les années 90, montre une maîtrise narrative très aboutie de sa réalisatrice Zou Jing, dans un portrait évolutif d'une jeune Chinoise, entre 6 et 18 ans. Une enfance et adolescence ballottées entre trois foyers qui justifient ironiquement l'idée qu'on ne choisit pas sa famille.

Trois adieux, d'Isabel Coixet, rappelle *Ma vie sans moi*, l'un des fleurons de sa filmographie, tourné il y a plus de vingt ans. Mais le contexte est cette fois quelque peu différent, avec une héroïne plus âgée et une intrigue ancrée dans la capitale italienne, qui constitue l'un des personnages de ce drame romantique, si tant est qu'on puisse le qualifier ainsi. L'on y retrouve l'essence du cinéma de la réalisatrice catalane qui adapte ici librement le livre de Michela Murgia, autrice sarde disparue en 2023. La vie est un bel acci-

dent, est-il dit lors de la plus touchante scène du film, qui n'en est pas chiche. La plupart des grands réalisateurs sont des manipulateurs et ne demandent pas notre consentement pour aller au bout de leur cheminement.

Après son formidable *Chili 1976*, l'actrice Manuela Martelli, devenue réalisatrice, persiste et signe dans *Dégel* une nouvelle évocation historique, située cette fois en 1992, à l'époque de la transition démocratique, une période finalement peu traitée par le cinéma chilien. La disparition d'une skieuse allemande en stage dans les Andes fait évidemment écho à toutes celles qui ont eu lieu pendant la dictature, mais la cinéaste en profite surtout pour dresser le portrait d'une enfant en liberté, curieuse et en quête d'affection, qui observe et grandit comme un edelweiss.

Réalisé par Shahrbanoo Sadat, *No Good Men* est un film qui vient d'un pays qui n'a pas d'industrie cinéma-

tographique : l'Afghanistan. La réalisatrice a connu sur place la période et les lieux qu'elle décrit, Kaboul avant la nuit et le retour des talibans en 2021. Une époque déjà difficile pour les femmes, mais rien à voir par rapport à ce qu'elles subissent depuis cinq ans. La principale protagoniste du long métrage possède un caractère déterminé et elle n'entend pas se laisser dompter par les hommes, tant dans son métier de caméra woman que dans sa vie pri-

vée et dans son rôle de mère. Le film est résolument féministe, forcément politique, mais aussi, et c'est plus inattendu, empreint de romanesque et de romantisme. *Everytime* de Sandra Wollner nous entraîne sur des chemins escarpés où brille même la nuit le soleil de l'absence, dans une veine qui passe du réalisme au fantastique, comme par magie. Il s'agit pourtant d'une histoire de deuil, mais traitée de façon oblique, sans les scènes d'affliction attendues.

D'autres encore

Il y avait encore bien d'autres films intéressants à l'affiche. Par exemple *The Station* de Sara Ishaq, en provenance du Yémen. C'est de l'absence des femmes dans la situation de guerre actuelle dont nous parle le métrage et pas seulement parce que l'action se déroule pour la plus grande partie dans une station-service réservée aux femmes, laquelle se transforme en lieu de discussions et de solidarité, comme un abri protégé, au moins provisoirement, du tumulte et de la violence des hommes. Bonne pioche également avec *La Gradiva* de Marine Atlan. Voir Naples et... mourir, courir, pourrir, c'est selon. Un voyage scolaire en Campanie, avec le Vésuve et Pompéi au programme, mais pas Capri, est l'occasion de s'immiscer dans la mécanique des groupes adolescents, que l'on croit connaître, mais que la cinéaste rend beaucoup plus complexe, étirant certaines scènes lorsque c'est nécessaire et sautant avec dextérité d'un personnage à un autre, sans jamais perdre le fil collectif.

Vesna de Rostislav Kirpichenko est un choc. En Ukraine occupée, il est interdit aux familles d'organiser les funérailles de leurs morts, les troupes russes se chargeant, à intervalles réguliers, de les enterrer dans une fosse commune. Dire que *Vesna* est un long métrage irrespirable, parfois insoutenable, est un euphémisme.

D'origine palestinienne, Rakan Mayasi, 40 ans, qui partage sa vie entre Bruxelles et Beyrouth, a dédié à sa grand-mère son premier long métrage, après six courts très remarqués, notamment pour leurs qualités visuelles. Pas étonnant, dès lors, que l'on soit saisi par la beauté des cadres et l'excellence de sa mise en scène dans *Une disparition*. L'honnêteté oblige à dire que le rythme du film n'est pas à l'avenant, son caractère languissant risquant de décourager certains.

Yugo Florida, le premier long métrage de Vladimir Tagi, n'a pas encore de distribution programmée en France. Il est vrai que son synopsis n'incite pas franchement à s'en-

thousiasmer. Ceci dit, le résumé en question n'est que la partie émergée de l'iceberg, dans le sens où le film se révèle moins dramatique qu'il n'y paraît, le réalisateur usant de plusieurs tonalités pour décrire la vie de son personnage principal, Zoran, et, partant, celle de toute une génération serbe, d'âge moyen.

Au rayon des déceptions relatives, citons *Le Prix et la Valeur* de Visar Morina (lourd), *Home Stories* d'Eva Trobisch (fragmenté), *9 temples vers le ciel* de Sompot Chidgasornpongse (contemplatif), *Adieu monde cruel* de Félix de Givry (fragile), *Mariage au goût d'orange* de

Christophe Honoré (confus), *La Frappe* de Julien Gaspar-Oliveri (épidermique) et *Roma Elastica* de Bertrand Mandico (baroque). Voilà, ce sera tout pour cette fois et désolé de n'avoir pu aborder d'autres pans importants du Fema, documentaires, courts métrages, ciné-concerts, hommage à Dag Johan Haugerud, films d'animation... L'année prochaine, il fera encore beau à La Rochelle et les émotions, quoique climatisées, y seront toujours au rendez-vous. La promesse n'est-elle pas tenue depuis plus d'un demi-siècle ?

Alain Souché



La Gradiva (Marine Atlan, 2026)